

A l'université, des étudiants autistes enfin en amphi

Né à Toulouse en 2018, le programme Atypie-Friendly accompagne dans leurs études des jeunes atteints d'un trouble du neurodéveloppement. Il est déployé dans 37 établissements.



Philémon et sa mère avec la psychologue Fanny Riou-Gardelle à l'université Jean Jaurès. (Anaïs Ondet/Libération)

Libération – Par [Elsa Maudet, envoyée spéciale à Toulouse \(Haute-Garonne\)](#)

Publié le 31/12/2025 à 8h31

Magdalena émet quelques regrets. *«Je n'avais pas parlé de ma condition et j'ai senti, au moment de mon évaluation, que j'aurais peut-être dû le faire. Parce qu'ils ont parlé de la communication, du rapport aux clients...»* Face à Amandine Rochedy, en cette fin novembre, l'étudiante dresse un bilan de ses derniers stages. Celui-ci, à la réception d'un hôtel 4 étoiles, s'est *«bien passé»*, mais peut-être la transparence aurait-elle évité des incompréhensions avec son employeur.

L'étudiante en deuxième année de licence de tourisme, hôtellerie, alimentation a été diagnostiquée d'un trouble du spectre autistique (TSA) il y a deux ans. Pour cette brune aux cheveux bouclés, *«les*

relations sociales sont très compliquées», mais elle n’a pas osé mettre le sujet sur la table avec son tuteur. «A un moment, j’ai commencé à répondre au téléphone, ça a été un peu laborieux, poursuit-elle. Mes collègues ne disaient pas tous la même phrase en décrochant, donc je ne savais pas ce que je devais dire. Les tournures de phrase, ça peut avoir l’air de rien mais pour moi c’est important.»

Amandine Rochedy pose des questions, prend des notes. Cette maîtresse de conférences en sociologie est chargée de mission handicap à l’université Jean-Jaurès de Toulouse et référente du programme Atypie-Friendly. Un dispositif né début 2018 à l’université toulousaine Paul-Sabatier et désormais déployé dans 37 établissements universitaires en France, d’abord dénommé Aspie-Friendly et réservé aux étudiants autistes sans déficience intellectuelle, rebaptisé depuis 2022 et son ouverture aux autres troubles du neurodéveloppement (trouble de l’attention avec ou sans hyperactivité, le TDAH, et troubles «dys», comme la dyslexie ou la dyspraxie). Quelque 140 étudiants, en majorité autistes, sont accompagnés à Jean-Jaurès dans ce cadre.

«Il faut suspendre son jugement»

Avant le stage en hôtellerie de Magdalena, Amandine Rochedy lui avait demandé si elle souhaitait évoquer son handicap auprès de l’entreprise. Négatif. Avec le recul, dit l’étudiante, *«j’aurais bien aimé parler du TSA dès l’entretien, mais je ne me sentais pas d’amener ça. Je n’avais pas envie que cette particularité soit un frein ou que mes missions changent.»* Le fait de voir, chaque semaine, *«un groupe de personnes en situation de handicap, y compris TSA»* venir à l’hôtel faire *«des tâches enfantines»* l’a confortée dans cette idée. Si Amandine Rochedy propose aux étudiants qu’elle accompagne d’annoncer leur handicap aux tuteurs, elle ne force jamais la main. Car elle le sait : *«Ça peut très bien se passer ou, dans certains secteurs, être éliminatoire parce que c’est super compétitif.»*

Les deux femmes se voient ainsi tous les mois et demi pour faire le point sur la scolarité et les besoins de l’étudiante, plus souvent si certains sujets l’imposent. Un accompagnement sur mesure avec, derrière, l’ambition de faire changer l’université. *«On fait mieux connaître l’autisme, on déconstruit des stéréotypes auprès des équipes pédagogiques et administratives. On rappelle qu’une personne avec autisme est avant tout une personne»,* décrit Amandine Rochedy. Pascale Chiron, l’autre référente d’Atypie-Friendly de l’université Jean-Jaurès, abonde : *«Le pari, c’est de transmettre le diagnostic pour que les équipes aient une autre attention. Je dis aux collègues : “Il faut suspendre son jugement.” On explique que ces étudiants ont une perception sensorielle pas standard, donc par exemple qu’ils portent un casque en cours.»*

Cette enseignante à la voix douce, sur le point de prendre sa retraite, cite l’exemple d’un *«étudiant TSA et TDAH qui avait besoin de faire des mosaïques en cours. Il s’était fait engueuler dans sa scolarité.»* La maîtresse de conférences en littérature française a expliqué à l’équipe que le fait qu’il dessine quand le prof parle n’était ni un manque d’écoute ni de respect, qu’au contraire cela lui permettait de se concentrer. Il a ainsi pu continuer ses mosaïques en paix. Pour éviter que certains étudiants autistes, passionnés par un sujet, accaparent l’attention d’un enseignant en cours, *«on se met d’accord sur le nombre de questions qu’ils peuvent poser,* illustre encore Pascale Chiron. *Il y a un écart entre leurs capacités intellectuelles et leurs habiletés sociales. Ce sont des personnes qui ont de très belles compétences et de belles personnalités, mais on ne les voit pas si on ne les met pas dans un environnement adapté.»*

Empêcher «l'effondrement»

Si la scolarisation des élèves handicapés a fait un bond en vingt ans – quantitatif en tout cas, car [les conditions de scolarisation sont encore problématiques](#) à plusieurs égards –, [l'accès aux études supérieures reste un défi à relever](#). Sur les quelque 3 millions d'étudiants en France, seuls 64 000 ont un handicap, 3 000 un trouble du spectre autistique. Une paille, alors que l'autisme touche une personne sur cent dans le pays.

Le programme Atypie-Friendly a déjà été accusé de ne s'occuper que d'étudiants qui auraient dans tous les cas été capables de poursuivre des études supérieures ; en somme, de ne s'intéresser qu'à une élite autiste. Faux, réplique Bertrand Monthubert, son directeur, songeant notamment à *«un jeune qui avait passé des années reclus dans sa chambre, qui est allé jusqu'en deuxième année de licence de maths parce qu'il a bénéficié d'adaptations poussées»*. Amandine Rochedy abonde : *«Des personnes qui auraient arrêté en licence, on les accompagne en master, voire en doctorat.»*

Interview

L'un des objectifs premiers du programme est d'empêcher le décrochage, *«l'effondrement»* des étudiants, un terme régulièrement employé par les encadrants d'Atypie-Friendly. *«Les troubles du neurodéveloppement touchent aux fonctions cognitives, donc les personnes pensent différemment et l'impact dans le cadre universitaire est énorme*, décrypte Bertrand Monthubert. *Ils pourront faire des efforts, compenser certaines choses, mais il y a des limites, car il y a une base génétique. Et ce n'est pas grave.»*

Louis n'a pas eu un parcours apaisé. Sa licence de lettres, dans une autre université, s'est faite *«dans la douleur»*, pour faire plaisir à sa famille, lui qui rêvait d'étudier la philo. Diagnostiqué autiste à 14 ans, l'Aveyronnais de 27 ans a eu *«la chance d'avoir la même AVS (auxiliaire de vie scolaire) pendant six ans»*. Arrivé à la fac, *«je n'avais plus de soutien spécifique*, raconte le jeune homme brun à lunettes et barbe de trois jours, un casque beige réducteur de bruit autour du cou. *J'avais des problèmes d'humeur que je n'arrivais pas à gérer. J'étais frustré de ne pas être un étudiant "normal". Je me sentais en décalage sur le plan social et moral, je n'avais pas confiance en moi. J'ai fini la L3 en mode zombie.»* Au point de passer un mois à l'hôpital pour dépression nerveuse.

Accompagnement au sommeil ou à l'hygiène

Il rejoint l'université Jean-Jaurès en 2022, pour suivre un master. C'est là qu'il rencontre Pascale Chiron. *«Elle fait un mail à toute l'équipe pédagogique chaque semestre, pour dire que je porte un casque en cours car j'ai une hypersensorialité, que j'ai une autorisation de sortir sans demander aux profs, que j'ai droit à une salle individuelle pour les examens»*, énumère Louis. L'an passé, il a fait un burn-out. Alors il s'octroie une année de césure après un master 1 de lettres et un master de philo, peut-être avant de se lancer en thèse. Il voit Pascale Chiron toutes les trois semaines, chaque semaine à l'époque où ça n'allait pas fort. *«Je me sens un peu plus habitué à faire mes propres démarches, je fais mes lettres de motivation»*, note-t-il. Il sait que sa situation n'est pas universelle. *«J'ai la chance d'être assez privilégié par rapport à d'autres personnes handicapées : je continue mes études depuis huit ans»*, pointe ce fils d'un ancien chef d'entreprise désormais *«actionnaire dans une imprimerie»*.

Pour épauler au mieux les étudiants autistes, les équipes toulousaines d'Atypie-Friendly travaillent main dans la main avec un pôle de compétences et de prestations externalisées (PCPE), un service médico-social qui intervient dans la vie personnelle des étudiants qui le désirent. Le premier en

France spécialisé dans les troubles du spectre autistique sans handicap intellectuel associé. *«C'est un public très spécifique qui demande un accompagnement spécifique. Le TSA est un handicap qui touche l'ensemble des domaines de leur vie. Malgré l'étayage avec Atypie-Friendly, des étudiants traversent de grandes difficultés hors de l'université, avance Fanny Riou-Gardelle, psychologue et coordinatrice du PCPE, qui pense notamment à un étudiant haïtien sans abri. Plus on leur apportera d'outils, plus on limitera le nombre d'étudiants à risque de rupture et d'effondrement.»*



Le directeur du programme Atypie-Friendly Bertrand Monthubert et la psychologue Fanny Riou-Gardelle. (Anaïs Ondet/libération)

Dès l'ouverture du PCPE, en février 2023, les 15 places proposées ont été prises d'assaut. Actuellement, 30 étudiants sont accompagnés et la liste d'attente pour intégrer le pôle est d'un an. Une équipe pluridisciplinaire (psychologues, éducatrice spécialisée, assistante sociale, psychomotricienne...) intervient à domicile ou à l'université sur des sujets comme le sommeil, l'hygiène, l'organisation d'un emploi du temps ou les démarches auprès de la CAF. *«On se dit que si ces jeunes adultes autistes sont arrivés à la fac, c'est que ça va, mais ils ont des besoins majeurs. C'est essentiel pour la suite, pour l'insertion professionnelle. C'est un sujet de santé publique important»*, défend Fanny Riou-Gardelle.

Identifier des axes d'autonomisation

Au rez-de-chaussée de l'université Jean-Jaurès, Philémon et sa mère, Ariane, ont rendez-vous avec le PCPE pour une pré-admission. Le jeune homme de 19 ans passionné d'histoire militaire, titulaire d'un bac pro Agora (assistance à la gestion des organisations et de leurs activités), a démarré une licence d'histoire en septembre. La famille vit dans l'Ariège mais Ariane travaille dans une université à plusieurs centaines de kilomètres de là. Elle aurait pu y scolariser son fils, autiste et dysphasique (atteint d'un trouble du langage), mais voyant comment le handicap, et en particulier

l'autisme, était géré par son employeur, elle a choisi Toulouse. *«Ici, c'est complètement exceptionnel»*, estime-t-elle.



Philémon a démarré une licence d'histoire en septembre. (Anaïs Ondet/Libération)

Et tant pis pour les difficultés logistiques : son mari et elle se relaient toute la semaine dans l'appartement toulousain de Philémon, afin de l'épauler au mieux. Au début, Ariane venait déjeuner à la fac avec lui. Elle a cessé, mais continue de lui préparer des sandwiches chaque matin – rosette-fromage, toujours. Fanny Riou-Gardelle demande au jeune homme pourquoi il ne se rend pas au restaurant universitaire. *«Si c'est un problème de queue, tu as droit à une carte coupe-file»*, indique-t-elle. Philémon n'est pas intéressé, son sandwich quotidien semble lui convenir – plus qu'à sa mère, qui ne serait pas contre un peu moins d'ateliers pique-nique.

La psychologue essaye de creuser : a-t-il peur d'utiliser le micro-ondes ? De se rendre dans un lieu inconnu pour déjeuner ? L'objectif est d'identifier des axes d'autonomisation possible. En aparté auprès de nous, Philémon dira vouloir apprendre à faire les courses lui-même. Mais dans l'état actuel de son emploi du temps, entre les cours, la promenade du chien et la guitare, il n'identifie pas d'espace disponible. Un point sur lequel le PCPE pourra sûrement l'aider.



A l'université Paul-Sabatier, à Toulouse, fin novembre.
(Anaïs Ondet/Libération)



Pascale Chiron, l'une des référentes
d'Atypie-Friendly de l'université
Jean-Jaurès. (Anaïs Ondet/Libération)

Les équipes d'Atypie-Friendly travaillent en permanence à l'amélioration et à l'extension de leur programme. En février, un guide de bonnes pratiques pour des cours inclusifs devrait voir le jour, afin d'influer sur les contenus pédagogiques. Un site en open source est également en cours de développement pour que chaque cours mis à disposition par un enseignant puisse être adapté automatiquement à tous les types de handicap. Des étapes supplémentaires vers un enseignement supérieur réellement accessible.